
Les procédés de la satire dans *Le Bonheur des moineaux* de Mohamed Nedali

The processes of satire in *Le Bonheur des moineaux* by Mohamed Nadali

Soukayna BAALI

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, LaRCIGALS
Université Moulay Ismail, Meknès, Maroc.

s.baali@edu.umi.ac.ma

ORCID : 0000-0002-9241-4360

Financement : L'auteure déclare qu'elle n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.

Conflit d'intérêts : L'auteure ne signale aucun conflit d'intérêts.

Pour citer cet article : BAALI, S., (2022), « Les procédés de la satire dans *Le Bonheur des moineaux* de Mohamed Nedali », *Revue Repères Littéraires, Langagiers et artistiques*, N° 2, pp.76-90.

Date de soumission : 22/03/2022

Date de publication : 30/12/2022

Résumé

Dans *Le Bonheur des moineaux*, Nedali dresse le portrait d'une société schizophrène, pétrie de contradictions et de plus en plus matérialiste. Une société qui se complaît dans le mensonge et la duplicité, cultive le paradoxe et où les petites gens, victimes du mauvais traitement d'un Makhzen faisant régner la terreur, envient le bonheur des moineaux. Pour combattre les maux qui rongent cette société, dénoncer la corruption et la cruauté des agents du Makhzen, mettre à nu l'hypocrisie et les contradictions sociales, Nedali recourt à la satire et réussit le pari de réunir différentes stratégies satiriques. Ainsi, à la dénonciation ouverte, forme directe que prend souvent la satire, viennent s'allier humour, ridicule et ironie.

Mots clés : Satire, hypocrisie, contradictions, tyrannie, humiliation



Abstract

In *Le Bonheur des moineaux*, Nedali paints the portrait of a schizophrenic society, steeped in contradictions and increasingly materialistic. A society which delights in lies and duplicity, cultivates paradox and where the little people, victims of the mistreatment of a Makhzen who reigns terror, envy the happiness of sparrows. To combat the evils that plague this society, denounce the corruption and cruelty of Makhzen agents, expose hypocrisy and social contradictions, Nedali resorts to satire and succeeds in bringing together different satirical strategies. Thus, open denunciation, a direct form that satire often takes, is combined with humor, ridicule and irony.

Key words : Satire, hypocrisy, contradictions, tyranny, humiliation.

Introduction

Mohamed Nedali est un écrivain marocain d'expression française qui se caractérise par son éloquence et sa pertinence parées d'une fine plume. On a découvert la première fois son talent de romancier en 2003 avec son tout premier roman *Morceaux de choix : les amours d'un apprenti boucher*, à la fois roman d'initiation et de découverte aussi bien pour l'auteur que pour son public. S'ensuivent alors les publications : *Grâce à Jean de la fontaine* en 2004, *Le Bonheur des moineaux* en 2008, *La Maison de Cicine* en 2010, *Triste Jeunesse* en 2012, *Jardin des pleurs* en 2014, *Evelyne ou le jihad* en 2016 et enfin *La Bouteille au cafard* en 2018. En 2012, le prix La Mamounia attribué à son roman *Triste jeunesse* vient souligner son talent et récompense ainsi son œuvre littéraire.

En 2008, l'auteur offre à ses lecteurs *Le Bonheur des moineaux*, un récit qui invite aux cimes de l'Atlas pour partager le quotidien et la quiétude des villageois. Cette quiétude qui sera troublée par la visite de la première dame des Etats-Unis à la recherche de son ancien guide, Omar, un pauvre villageois marocain. Cette rencontre des contrastes accorde au récit son dynamisme, son mouvement effréné, son déchainement qui conduiront notre humble personnage à envier les moineaux, à jalouser le bonheur et la liberté de ces êtres frêles et fragiles que le Makhzen ne peut atteindre. Dans *Le Bonheur des moineaux*, Nédali nous plonge dans une société marocaine prisonnière de systèmes si profondément ancrés qu'elle peine à s'en affranchir et dénonce, en filigrane et par le biais de la satire, les abus de pouvoir du Makhzen ainsi que l'hypocrisie et les contradictions sociales. Ne se cantonnant pas à la satire dans son aspect cinglant et mordant, Nedali a décidé de narrer sur un ton léger, voire décalé, faisant ainsi le choix de rire d'une réalité amère plutôt que d'en pleurer.

Ce roman qu'est *Le Bonheur des moineaux* sera le corpus que nous allons étudier afin d'examiner les divers procédés satiriques mis en œuvre et d'analyser certaines ressources de la langue au service de l'esthétique de la satire. A travers l'analyse de ce roman, on tentera de voir comment Nedali procède à l'anatomie de la société marocaine, et ce, en interrogeant les diverses stratégies satiriques qui sont à l'œuvre ainsi que les fonctions qui leur sont attribuées.

1. Portrait sans fard de la société marocaine

Dans *Le Bonheur des moineaux*, Nedali dresse un tableau d'une noirceur terrible où la malhonnêteté, la cruauté, la barbarie, l'hypocrisie, la schizophrénie, le mensonge, la fourberie, la bassesse, la mystification règnent en maître. Un tableau où la misère, l'humiliation, le mauvais traitement, l'oppression sont le lot des démunis et des laissés-pour-compte. Nedali met en scène des personnages qui refusent de voir la réalité en face, qui se complaisent dans le mensonge, qui mettent un point d'honneur à occulter la vérité et à masquer la réalité: « Au Maroc, tout va à merveille ! Tout le monde mange à sa faim ! Le peuple est heureux ! L'année est bonne ! La récolte est abondante ! Enfin, péquenot, tu es marocain, tu connais la chanson !¹».

Pour dresser le portrait de la société marocaine, Nedali recourt, entre autres, aux figures d'analogie en l'occurrence : la comparaison et la métaphore. Nedali emploie une pléthore de comparaisons dégradantes et de métaphores à portée satirique afin de dévaloriser le comparé

¹ Mohammed Nedali, *Le Bonheur des moineaux*, Le Fennec, 2008, p. 95. Toutes les références à l'œuvre, dont nous nous contentons de référer aux pages, renvoient à cette édition.

par un comparant avilissant. L'auteur compare les agents du makhzen à « des carnassiers cauteleux et surnois », à « des âmes endurcies », à « des brutes », ou encore à des « suppôts de Satan » (p. 55).

Nedali use également de la caricature. Les agents du Makhzen sont tous présentés sous une forme caricaturale comme en témoigne l'exemple suivant, cité parmi tant d'autres: « la tête épaisse, le front plat, les maxillaires proéminentes, les crocs chaussés d'or, la bedaine pantagruélique, les traits vulgaires, avec un horrible œil exorbité et strié de sang, dont même une bête ne voudrait pas. » (p. 51) « Destinée à dégrader les cibles [désapprouvées par le satiriste] » (Duval et Martinez, 2000 : 190), la caricature, en grossissant certains aspects défavorables, en usant d'exagérations et de déformations, en limitant « l'individu à quelques traits hypertrophiés » (Duval et Martinez, 2000 : 195) se met au service de la satire.

Dans l'exemple qui suit, voici comment Nedali dresse le portrait des agents du makhzen: « les représentants du makhzen sont des viandes à fuir, parce que véreux et corrompus, foncièrement corrompus, corrompus dans leur cœur, corrompus dans leur âme, corrompus *ad vitam aeternam*. » (p.35) Il y a dans ce discours d'une extrême virulence l'intention de fustiger les principales cibles de la satire nedalienne : les agents du makhzen. Force est d'admettre que dans le projet satirique de Nedai, les agents du Makhzen se taillent une bonne place pour ne pas dire la plus grande place. L'on peut donc constater que descriptions, portraits et caricatures penchent tous du côté de la satire et servent de diverses manières l'écriture dénonciatrice de Nedali.

Pour dresser le portrait de ses personnages, Nedali fait également appel au procédé du portrait dialogué, lequel consiste en l'évocation de dialogues compromettants dans lesquels ces personnages se définissent par leur propre discours, confirmant la critique dont ils font l'objet. Dans le chapitre 8, Mongol, le conducteur, accompagné de deux agents du makhzen, roule vite en direction d'un chien avec l'intention bien arrêtée de l'écraser. La pauvre créature se sauve *in extremis* vouant ainsi la tentative de Mongol à l'échec :

-Pour un peu je l'aurais eu ! pesta Mongol en tapant rageusement de la paume sur le volant.

-Si tu avais foncé une seconde plus tôt, fit Œil Rouge d'un air dépité, je te jure que la sale bête serait en ce moment en bouillie sur la chaussée ! (p. 59).

Dans ce dialogue, les deux agents du Makhzen se compromettent et se définissent par leurs propres paroles : ils apparaissent comme des personnes sadiques, sauvages, cruelles et se

délectant de la souffrance des autres. Le portrait dialogué est donc au service de la satire en ce sens qu'il illustre et renforce la critique dont un personnage fait l'objet.

Dans sa peinture des mœurs, Nedali dessine une image vive et délurée de la société marocaine, une société qui a abdiqué toute retenue, toute bienséance, toute décence, le langage ordurier du policier, celui du chauffeur de taxi, ou encore celui du caïd, à « faire pâlir un chiffonnier » (p. 129), en font foi. Voici comment le caïd s'adresse aux paysans :

Bien entendu toute la canaille des douars voisins viendra en renfort, accompagnée, comme à l'accoutumée, de sa marmaille brailleuse et mal mouchée... Surtout, pas de pagaille ! Vous m'entendez ? Pas de dispute ! Pas de bousculade ! Pas d'enguelade ! Bref pas de connerie ! La vie de ma mère que si, au cours de ce putain de *serbice*, tel ou tel enfoiré commet une couillonnade quelconque, j'en ferai un eunuque. Un coup sur les valseuses, un seul... (p. 131).

A travers cet usage hyperbolique d'insultes, de jurons et de mots orduriers relevant du registre de l'obscénité, Nedali prend pour cible le caïd. Ce registre de la grossièreté est mis en œuvre pour traduire une violence verbale révélatrice de la décadence des mœurs et de la dégradation des valeurs. L'insertion d'un lexique relevant du registre de l'obscénité et de la scatologie dans cet univers romanesque participe de la volonté de l'auteur de décrire la réalité telle qu'elle est.

Nedali dépeint un monde sans pitié, invivable sans argent : « kri t'bate, ch'ritakoul, loue tu te couches, achète tu manges. » (p. 106) Cet adage met au jour le déclin moral accéléré et irréversible d'une société impitoyable et de plus en plus matérialiste. L'effondrement des valeurs humaines se voit au grand jour dans un monde où l'hospitalité, l'entraide et la solidarité n'ont plus leur place. Cet aphorisme permet ainsi de mieux illustrer le portrait que Nedali dresse de la société marocaine.

Dans *Le Bonheur des moineaux*, l'argent est représenté comme à la fois le ressort de tous les conflits et le palliatif de toutes les difficultés. L'argent et la peur d'en être privé semblent motiver les personnages et par là même sous-tendent leur servilité et leur asservissement. C'est le besoin ou l'appât du gain qui font agir et réagir les personnages.

Privé de sa liberté, réduit à rien, humilié, oppressé par les agents du makhzen, lors d'un interrogatoire au sujet de l'arrivée de l'Américaine, Omar se surprend à jalouser les moineaux, à envier le sort de ces petites créatures : « Ces menus volatiles qui, jusque-là, l'indifféraient complètement, s'avèrent soudain des créatures au sort enviable, des êtres supérieurs, nettement privilégiés par Dieu. Etaient-ils au moins conscients de leur bonheur,

ces moineaux ? » (p. 62) Cette question rhétorique trahit l'amertume que ressent Omar et traduit le sentiment d'impuissance qui le tenaille. Son impuissance est telle qu'il convoite le bonheur des moineaux. Définie comme fausse question, qui contient en elle-même sa réponse, la question rhétorique est un procédé énonciatif à travers lequel le locuteur utilise la fausse naïveté, feint d'ignorer et de rechercher une information qu'il détient déjà. Derrière cet art d'interroger en simulant l'ignorance, se dresse une critique satirique acerbe. Nedali fustige en filigrane ces agents du makhzen impitoyables, menaçants et au pouvoir discrétionnaire.

Nedali met en scène des paysans qui ont appris à se faire violence, à réprimer leur colère, à accepter stoïquement l'asservissement auquel ils sont réduits, à faire taire le cri de leur révolte, à garder en leur for intérieur leur souffrance. Des paysans habités par la peur, acculés à l'obéissance et la soumission, à qui on a ôté le droit à la parole, qui exécutent les ordres sans jamais poser de questions et qui subissent le mauvais traitement des agents du makhzen dans la discrétion la plus totale, « avec une résignation qui frôle le fatalisme. » (p. 127).

Sans aucun égard pour leur âge ou leur sexe, les habitants du douar sont tous tenus de participer au *serbice* sous peine de s'attirer les foudres des agents du makhzen. Recrus de désespoir, maltraités, rompus par les rudes conditions du *serbice*, « abandonnés là au bord de la route » « sous un soleil à liquéfier les cerveaux », les paysans prient Dieu de « les transformer en oiseau pour pouvoir rentrer chez eux. » (p. 126). Ces éléments textuels laissent entrevoir l'ilotisme auquel sont réduites les petites gens : « charges humaines » (p. 125), « vieux sacs en plastiques éventrés » (p. 126), « troupeaux de quarante ou cinquante personnes » (p. 125).

C'est pour prêter sa voix aux démunis, aux laissés-pour-compte et aux sans-voix, pour rendre hommage à ces gens qui pendant des décennies ont « envié les oiseaux du ciel » (p. 5), que Nedali a écrit ce roman.

Il est à noter, par ailleurs, qu'une bonne partie de la satire est déléguée aux personnages. En effet, Nedali confie souvent son regard critique et une partie de ses descriptions satiriques à ses personnages. Le passage où Doukkali, un instituteur, se moque du délégué, son supérieur hiérarchique, est très éloquent à cet égard : « celui-là ne fait le pharaon que devant nous, ses subalternes ! Dès qu'il se trouve face à ces ripoux de l'Intérieur, il se dégonfle d'un coup, comme une baudruche ! Je l'ai vu, moi, l'année dernière, à Tahennaoute, le jour de la

fête du trône ! Il était là à faire des courbettes au gouverneur ! On dirait son serf, son corvéable à merci ! » (p. 145) Le discours direct est donc mis au service de la dénonciation.

2. La satire : le rire comme moyen, la dénonciation comme fin

Le Bonheur des moineaux est une véritable satire de la société marocaine avec toutes ses contradictions et ses travers. Des contradictions et des travers qui taraudent la société marocaine et que l'auteur met en exergue de façon subtile avec beaucoup d'humour et autant de dérision :

Le comique porte sur des caractères généraux et sur quelque vice radical de l'humanité. [...] Chaque homme méprisera dans son semblable les vices dont il se croira exempt, et prendra le plaisir malin à les voir humilier ; ce qui assure à jamais le succès du comique qui attaque les mœurs générales. (Sternberg-Greiner, 2003 : 144)

Le rire a souvent pour objet l'erreur, la stupidité ou encore la maladresse d'une personne. Sont risibles toutes les laideurs qu'elles soient physiques, morales ou intellectuelles, tous les défauts et travers sociaux : « Le rire est provoqué par la vue d'une imperfection dont nous nous croyons exempts ; en riant nous manifestons notre supériorité relative, et nous blessons l'amour-propre des autres. On rit toujours aux dépens de quelqu'un. » (Scudo, 1840 : 124).

Le rieur réagit par le rire au spectacle de ce qui est ridicule ou méprisable. L'exemple le plus éloquent à cet égard est celui des deux garçons ne pouvant réprimer leur rire lorsque le mokaddem culbute devant tout le monde. Les deux rieurs se sentent supérieurs au mokaddem, « fidèle serviteur du Makhzen ». Le rire, dans cet exemple, met en évidence la supériorité d'une personne sur une autre et prend la forme d'une arme dont se sert l'opprimé, le démuni, le faible, l'oppressé pour prendre sa revanche sur la personne qui l'opprime, le tyrannise ou le persécute. La satire en recourant au rire moqueur, voue celui qui occupe une position de force au mépris et à la dérision.

Pour susciter le rire du lecteur, Nedali multiplie le recours à l'effet de surprise. Il est à noter que l'effet de surprise naît d'un incongru, d'un conflit entre attendu et inattendu, de la perception d'une contradiction entre notre attente et la réalité : « Le rire est un affect procédant de la manière dont la tension d'une attente se trouve soudain réduite à néant. » (Kant, (1790) (Renaut, 1995 (trad.) : 320). Dans le passage suivant, le décalage entre l'attente du lecteur et la réalité mise en mot par le biais du discours d'Ametyousscrée le rire :

- Peux-tu me dire concrètement ce qui attire les hommes chez les femmes ?
- [...]- Leur regard..., hasarda-t-il sans conviction.
- Non
- La beauté de leurs traits ?
- C'est trop vague
- Omar étira les lèvres et haussa les sourcils, avouant son ignorance ?
- Tu ne sais pas ? Eh bien je vais te dire, l'ami, sans ambages, ni poésie : ce qui attire les hommes chez les femmes, c'est leur anatomie ! Autrement dit le tour de leur poitrine, le galbe de leurs hanches, l'arrondi de leur croupe, l'harmonie de leurs jambes... !
- Tu crois que c'est seulement à cela que les hommes soient sensibles chez les femmes ?
- Fichtre non ! Ils peuvent aussi être sensibles à d'autres choses, bien sûr !
- par exemple ?
- A leurs biens, meubles et immeubles, à leur part d'héritage, à leur compte en banque (...) (p. 80).

Le rire survient lorsque ce qu'on attend n'arrive pas et ce que l'on n'attend pas arrive.

Si pour certains le rire naît d'un décalage par rapport aux attentes, aux préjugés ou au sens commun, pour d'autres le rire naitrait à la fois de l'effet de surprise et du plaisir ressenti lorsque le lecteur constate que ses prévisions se réalisent. Le traitement humoristique de la scène traduit par l'effet de surprise qu'introduit la réplique à la fois prévue et inattendue d'Ametyouss, ne manque pas d'amuser le lecteur averti et de le conforter dans ses certitudes. Aussi paradoxale que cela puisse paraître, surprise et prévision comblées cohabitent. La réplique d'Ametyouss est à la fois évidente et imprévisible, à la fois facile et impossible à anticiper.

Joignant l'humour à la satire, Nedali s'en prend aux hommes en les mettant à nu et en dévoilant au grand jour leurs motivations (le gain et la satisfaction de leurs besoins sexuels). Notons que l'humour est

L'une des armes de la société, l'une des plus élevées peut-être, comme Bergson semblait le suggérer, pour remettre dans le droit chemin un de ses membres qui se serait égaré. Moins cinglant que l'ironie, il est peut-être, cependant, l'une des plus humiliantes de ces armes, puisqu'il relève, détail après détail, les errements du coupable. (Moreau, 2006).

Au moyen du rire, Nedali bat en brèche la conception selon laquelle la femme se réduit uniquement et simplement à un corps destiné à satisfaire le désir sexuel de l'homme. L'inégalité et l'injustice, dont la femme arabe a souvent été victime, sont d'ailleurs imputables, en grande partie, à cette conception phallogocentrique et réductrice consistant à ne pas considérer la femme comme un être à part entière et à réifier son corps. Avec une ironie poignante, Nedali procède également à la démythification du discours que tiennent souvent les hommes pour subjuguier une femme en le comparant à "des bobards" : « Tous veillent à ne jamais souffler mot de ces vérités-là. Quand tu leur demandes pourquoi ils ont jeté leur dévolu

sur telle ou telle femme, ils parlent de coup de foudre, de grand amour, de l'âme sœur et bien d'autres bobards dans le genre ! » (p. 80) Nedali donne à voir une société matérialiste, où les valeurs et les principes sont relégués au second plan.

Faisant de la satire un art nuancé d'humour et de dérision, Nedali décèle les travers, attaque les vices, démasque l'hypocrisie, confond la duplicité et l'imposture, fait main basse sur les ridicules et tourne en dérision les obséquieux. Dans cet extrait, le caïd et le mokaddem parlent de deux sujets différents croyant tous deux que l'autre parle du même sujet ; chaque personnage interprète mal ce que dit l'autre :

- Mais la seule chose qui me chauffe vraiment la bile est que cette grande oisive débarque aujourd'hui, précisément !
- En effet ! Renchérit le mokaddem, toujours pressé d'approuver son supérieur, aujourd'hui est jour de l'*Aidelkebir*, un jour de repos et de festin, pas un jour de *serbice* !
- Tu ne percutes pas, fainéant ! Pesta le caïd, exacerbé. Tu ne percutes jamais rien ! L'*Aidelkebir* ou l'*Aidseghir*, moi je m'en balance, comme de l'an quarante ! C'est de loucher le match de cet après-midi qui me met les nerfs en boule ! (p. 139)

C'est cette phrase à double sens : «- Mais la seule chose qui me chauffe vraiment la bile est que cette grande oisive débarque aujourd'hui, précisément ! » (p. 139) qui est à l'origine de l'interprétation totalement à côté de la plaque du mokaddem et qui donne lieu à un malentendu destiné à susciter le rire du lecteur : « Une situation est comique quand elle appartient en même temps à deux séries d'événements absolument indépendants et qu'elle peut s'interpréter à la fois dans deux sens différents. » (Bergson, 1999 [1900] : 73). Au-delà du comique de situation, le rire provoqué par le procédé de l'interférence de deux séries indépendantes permet à Nedali de tourner en ridicule le mokaddem servile et obséquieux.

Nedali dépeint une société qui se plaît à cultiver le paradoxe et met en scène des personnages pétris de contradictions. Dans le chapitre 16, Nedali esquisse le portrait d'Aouk. Père de famille attentionné, Aouk n'en demeure pas moins un mari volage, esclave de ses sens et qui trompe sa femme et cela la veille de l'*Aidelkebir* : « Aouk disait et répétait que deux cents dirhams, c'était franchement trop, surtout en cette veille de l'*Aidelkebir*, où il venait, à l'instar de tout père de famille qui se respectait, d'acheter un mouton et des vêtements pour toute la smala.» (p. 113) Dans le discours d'Aouk, qui est rapporté par le biais du discours indirect, l'association incongrue de la fête de l'*Aidelekbir* et du marchandage avec les prostituées autour d'« une coucherie à trois dans la montagne » voue le personnage à l'auto-ridiculisement, et dévoile par la même occasion la schizophrénie et le paradoxe dans lesquels se complait toute une société.

Dans cet exemple, le rire résulte de la perception d'une incongruité et de la prise de conscience d'un paradoxe qui dérange le lecteur autant qu'il l'amuse et auquel il ne s'attendait pas. Le rire est, en effet, déclenché lorsque la logique et le bon sens sont mis à l'écart au profit du contraste et du paradoxe traduits par la mise en relation de choses qui ne vont normalement pas ensemble. C'est le « non-respect du rapport habituel entre les choses, qu'il s'agisse de mots, d'idées, de représentation d'évènements ou d'objets » (Nariaud, 1983 : 29) qui donne naissance au rire.

Le rire peut également découler d'un jeu sur les registres de langue en l'occurrence par l'emploi de mots issus du langage familier : « En guise de conclusion, le caïd leur sortait toujours cette phrase, ô combien dithyrambique : n'oubliez jamais mes chers assistants, que les cheikhs et les mokaddems sont à l'Etat ce que la bite est au mâle. » (p. 129) Ce changement de registre, qui introduit un décalage avec le reste du discours, entraînant chez le lecteur un conflit entre attendu et inattendu, et donc un effet de surprise, est mis en œuvre pour déclencher le rire du lecteur mais également pour tourner en dérision le mokkadem qui fait l'objet d'une comparaison peu reluisante : « la satire dont la forme est éventuellement comique, a une finalité sérieuse : moraliste ou réformatrice, le plus souvent elle est orientée, rarement gratuite. » (Issacharoff, 1990 : 11).

Nedali ne rate pas l'occasion de rire des choses qui lui semblent ridicules, critiquables ou méprisables. Le fait de comparer le Mokaddem à une « fausse note » (p. 36) ou encore de comparer les instituteurs et les agents du Makhzen à « une classe de petits berbères » (p. 169) témoignent d'une intention explicite de faire rire. « Incapables de gribouiller deux phrases en anglais » (p. 162), « allergiques » qu'ils sont « à l'effort intellectuel » (p. 163), instituteurs, directeur et hauts responsables du makhzen, font appel à Omar le guide pour les dépêtrer de cette situation pour le moins embarrassante : « Omar se mit à lire, la classe entière répétait après lui avec le sérieux et l'application d'une classe de petits Berbères » (p. 169). Cette description teintée d'une ironie poignante traduit la volonté de l'auteur de tourner en dérision les responsables. Le registre satirique se traduit aussi par les appellations insolites, les sobriquets et surnoms méprisables dont Nedali affuble certains personnages en l'occurrence : Aznar, Mongol, Œil rouge... Toutes ces comparaisons, appellations et descriptions expriment la volonté de faire rire et derrière cette volonté, se cache un réel souci critique. Traiter quelqu'un de « fausse note », c'est se rire de lui avec beaucoup de dédain. La fonction que l'on peut attribuer au rire dans *Le Bonheur des moineaux* ne se résume pas simplement à la volonté

de susciter le rire. Derrière le rire se cache une critique plus ou moins acerbe. Le rire satirique comporte du mépris, parfois même de l'agressivité. Plutôt que de s'amuser des contradictions du monde et des travers de la société, le satiriste les montre du doigt pour les condamner et les stigmatiser.

Nedali se rit également des personnes qui se réduisent à rien et se font petit chaque fois qu'ils sont devant un supérieur hiérarchique. Ces personnes observent une servilité qui tend au ridicule d'où les propos à la fois risibles et méprisables de Nedali : « les administrateurs de la région, tous grades confondus, lui lapaient dans la main, lui graissaient la patte, le flattaient à l'envi, le gratifiaient à chaque rencontre de courbettes et de risettes. S'il le leur demandait, beaucoup n'hésiteraient pas à répudier leur femme, à renier père et mère, voire à se jeter par terre pour lui servir de paillasson ! » (p. 152). Cette tendance risible pouvait tenir lieu de critique acerbe contre la soumission et l'obséquiosité. Il s'agit d'un rire moqueur à caractère satirique dans la mesure où il rabaisse et met à nu sa victime, jouant ainsi le rôle de révélateur des défauts. La satire se joint à la moquerie piquante dans le but de tourner en dérision une cible : « cette forme du discours qu'est la satire [...] utilise les différentes techniques du comique mises à sa disposition pour arriver à ses fins propres. » (Hutcheon, 1978 : 37).

Le rire est un moyen de contestation subtile en ce sens qu'il permet de dévoiler les défauts et les travers et entraîne le lecteur dans un décryptage de la réalité qui fait apparaître au grand jour ses contradictions et ses paradoxes. En plus d'être un divertissement et une évasion, le rire de la satire stimule la réflexion.

Nedali choisit d'attaquer les défauts, les dysfonctionnements, les vices et le travers avec une arme de choix, le rire. Une arme redoutable et efficace dans la mesure où elle dévoile l'imposture, met à nu la fausseté et l'hypocrisie et témoigne de l'absurdité et de l'incohérence du monde.

3. La satire : un blâme indirect

La satire est un discours combatif qui procède par moquerie : la satire se moque de ce qu'elle condamne et stigmatise. Elle donne à voir les travers de l'homme dans ce qu'il a de ridicule. Elle s'exerce donc assez souvent par antiphrase et repose sur l'utilisation de l'ironie « [s]a pointe la plus mordante » (Puzin, 2004 : 121). En effet Nedali ne reste pas en marge de cette posture énonciative qui tourne en dérision ses cibles.

Dans le chapitre 6, Nedali semble louer ce citoyen qui ne lit jamais, ne vote jamais, ne fait jamais de politique, n'en parle pas : « un citoyen modèle pour tout dire » (p. 39). L'auteur fait semblant d'admettre l'inconcevable, donne pour vraies des propositions manifestement fausses et inadmissibles. Ce discours qui se déploie dans le sens contraire de la pensée, véhicule une critique des plus virulentes. En recourant à l'ironie, laquelle « fait correspondre à un signifiant deux signifiés, l'un patent, l'autre latent, le second contestant le premier » (Duval et Martinez, 2000 : 187), Nedali tourne en dérision cette conception du citoyen modèle, une conception qui dépeint une personne aux antipodes de ce que devrait être un citoyen de ce type. Nedali s'approprie le discours de l'autre pour en montrer les faiblesses, en démontrer la fausseté et en déceler les failles. En adoptant le discours de l'autre, Nedali feint de l'accréditer et seul le lecteur avisé y discernera les sous-entendus : « l'ironie n'est de mise que lorsque l'interlocuteur est prêt à entendre le contraire, de telle sorte qu'il ne peut lui-même échapper à l'envie de contredire. » (Freud, 1992 : 267).

Nedali condamne donc la vision présentée dudit citoyen en faisant son éloge. Le procédé du blâme par la louange, qui consiste à voiler la critique derrière un discours faussement laudatif, est mis en œuvre pour secouer la pensée, pour pointer du doigt les contradictions, combattre les clichés et les stéréotypes et tordre le cou aux idées toutes faites. Le recours à l'ironie favorise la remise en question de ce qui est présenté comme indiscutable, évident, allant de soi. Cet art d'interroger afin de révéler de fausses croyances permet à Nedali, dans l'extrait analysé, de voiler la critique derrière un discours faussement laudatif et de décrire en termes valorisants une réalité qu'il s'agit de contester. Il est à rappeler qu'

Un énoncé ironique est un énoncé par lequel on dit autre chose que ce que l'on pense en faisant comprendre autre chose que ce que l'on dit. Il fonctionne comme subversion du discours de l'autre : on emprunte à l'adversaire la littéralité de ses énoncés, mais en introduisant un décalage de contexte, de style ou de ton, qui les rendent virtuellement absurdes, odieux ou ridicules, et qui exprime implicitement le désaccord total de l'énonciateur. (Robrieux, 1998 : 143).

L'ironie de Nedali n'épargne rien ni personne pas même la mère, symbole de la tendresse et de l'altruisme. Omar s'apprête à recevoir des touristes « pour une randonnée pédestre d'une ou deux semaines dans les hauteurs » (p. 21) de l'Atlas. La mère de Omar est on ne peut plus exaspérée de la visite pour le moins inopinée des touristes, laquelle coïncide avec l'aïdlekber : « que le Très haut et Sidi Chamhourch les transforment en huit pierres ! Tonna brusquement LlaTamou, furibonde. Huit pierres inertes et muettes jusqu'au jour du Jugement Dernier ! ». (p. 25)

Pour apaiser la fureur de sa mère, Omar lui glisse comme à son habitude un billet de 20 dirhams. La mère prend le billet mais n'en continue pas moins sa diatribe. Après avoir quitté sa mère, Omar, la mort dans l'âme, rongé par la culpabilité, regrette de ne pas avoir eu la présence d'esprit de donner à sa mère deux billets à la place d'un seul. Sur un ton ironique, Nedali tourne en dérision la mère tout en condamnant sa conduite :

Omar ruminait, se reprochait son manque de perspicacité. Vue la particularité de la circonstance, il aurait dû offrir à sa mère deux billets au lieu d'un. Cette fois-ci sa faute était grave [...] il aurait dû doubler l'offre à sa mère. La loi corrigeait-elle tous les délits de la même façon ? N'y mettait-elle pas de la mesure et des degrés ? La correction ne variait-elle pas d'une petite amende à des années d'emprisonnement, selon la gravité de l'infraction ? Sûr que s'il lui avait doublé l'offre, sa mère se serait immédiatement apaisée. (p. 29)

Nedali offre au regard du lecteur un monde où tout se monnaie, tout se vend et s'achète même la bénédiction de la mère. Le regard ironique porté sur la conduite de la mère est, par ailleurs, traduit par cette transformation légère du hadith : « Le grand Messager, dans un hadith des plus certifiés, a carrément mis la clé du paradis sous leurs babouches. » (p. 32)

Qui plus est, comparer la mère à un fonctionnaire qu'on soudoie trahit la visée ironique et partant satirique de l'auteur : « souvent pour hâter son pardon [...] Omar lui glissait dans la main un billet de vingt dirhams, exactement comme on glisse un bakchich dans la poche d'un fonctionnaire pour le soudoyer. » (p. 28) Nedali recourt à l'ironie qui repose essentiellement sur le procédé de la contrevérité pour bafouer le comportement pour le moins inconvenant et décevant de la mère. Notons que la contrevérité a lieu quand une « proposition explicitement marquée dans l'énoncé se trouve démentie par une information situationnelle ou contextuelle implicite, mais que les interlocuteurs ne peuvent pas raisonnablement méconnaître. » (Berrendonner, 1991 : 124). Dans le passage objet de notre analyse ce qui est exprimé dans l'énoncé par le biais du hadith (la mère sésame vers le paradis) est immédiatement contrarié par le contexte (la mère qu'on soudoie).

Dans le chapitre 25, les hauts responsables de l'Etat, après avoir fait piètre figure, étant incapables de rédiger un petit paragraphe en anglais, font l'objet d'une description ironique des plus grinçantes : « Sans doute te demandes-tu pourquoi ne pas confier cette tâche aux vaillants fonctionnaires ici présents, pourquoi l'un ou l'autre de ces piliers intangibles de l'Etat ne se chargerait-il de produire le petit texte anglais » (p. 168). Comme il est question de responsables dont l'incompétence est notoire et qui n'ont été employés ni compte tenu « de leur connaissance de la langue anglaise », ni au vu « de leur connaissance tout court », le

discours (faussement) laudatif, introduit un décalage contextuel favorisant la critique dont fait l'objet lesdits responsables. L'ironie est donc à l'œuvre.

Notons qu'en faisant appel à l'ironie, qui se révèle et par le décalage contextuel et par l'hyperbole, qui consiste en une exagération dans le but de dénoncer en « amplifiant toutes les vanités humaines » (Duval et Martinez, 2000 : 196), Nedali entend tourner en dérision ces responsables pétris d'orgueil, un orgueil qui ne se concilie guère avec l'incompétence dont ils ont fait preuve.

Nedali recourt à l'ironie pour asseoir son discours satirique : « Le mot satire désigne une intention critique et moqueuse, qui passe par un certain nombre de procédés, directs ou indirects, au premier rang desquels se trouve l'ironie » (Mercier-Leca, 2003 : 108). L'ironie permet d'éviter à Nedali de dire explicitement ce qu'il a à dire en s'embourbant dans la dénonciation ouverte voire dans l'invective virulente et sans concession et d'opter pour la dénonciation biaisée, feutrée et moqueuse, d'autant plus que

La satire ne peut cesser d'être un simple état d'esprit et se muer en art qu'en donnant à ses violentes dénonciations une forme qui puisse plaire esthétiquement au spectateur [...] un mot lancé avec art est réellement capable de frapper durement quelqu'un, voire de le rendre malade, de le tuer. (Hodgart, 1969 : 12)

Conclusion

Pour dénoncer les abus de pouvoir, fustiger la cruauté, dévoiler l'hypocrisie, démasquer la fausseté, mettre à nu les défauts, railler le vice, les malhonnêtetés et torts de toutes sortes, Nedali, recourt à des techniques et à des procédés divers au premier rang desquels la satire. Le discours satirique dans *Le Bonheur des moineaux* prend souvent une forme directe à travers les descriptions dévalorisantes, les nombreux portraits physiques qui dépeignent des êtres repoussants et cruels mais il repose également sur les sous-entendus et les allusions, emploie le ridicule et fait appel à l'ironie et à l'humour. Nedali réussit à conserver dans son style ce qu'il faut d'une ironie et d'un humour qui ont fait son succès.

Certains écrivains font preuve d'un talent incontestable pour concilier humour, ironie et satire et trouver les procédés idoines qui permettent de faire passer leur critique. Nedali en fait assurément partie dans la mesure où il déploie la satire dans ses différentes formes rhétoriques, joignant ainsi l'ironie, l'humour, le ridicule et le comique à la dénonciation ouverte :

La satire peut adopter trois grandes postures de distance entre l'humanité ou la réalité, tour à tour illustrées dans le Dictionnaire du diable (1911) d'Ambrose Bierce : critique (lié à la dimension pédagogique du modèle du dictionnaire), comique (lié à la dimension comique des définitions), cynique (lié à la désillusion ricanante de certaines définitions). L'auteur, qui réussit à cultiver cette trinité peut aussi proclamer l'irréversible corruption humaine, du point de vue du plus grand satiriste, « John Satan ». (Moura, 2010 :93).

BIBLIOGRAPHIE

- BERGSON H., 1999 [1900]. *Le Rire : Essai sur la signification du comique*, Paris : Presses universitaires de France
- BERRENDONNER A., 1991, *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit.
- DUVAL S. et MARTINEZ M., 2000, *La Satire*, Paris, éd. Armand Colin.
- FREUD S., 1992, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, éd. Gallimard.
- HODGART M., 1969. *La Satire*, Paris, éd. Hachette.
- HUTCHEON L., 1978. « Ironie et parodie : stratégie et structure », in *Poétique 36*, Paris, éd. Seuil.
- ISSACHAROFF M., 1990. *Lieux comiques ou le temple de Janus, essai sur la comique*, éd. José Corti.
- KANT E., *Critique de la faculté de juger*, RENAUT A., 1995 (trad.), Paris, éd. Aubier.
- MERCIER-LECA F., 2003. *L'Ironie*, Paris, éd. Hachette.
- MOREAU J., 2006. « Ce que Bergson peut nous apprendre sur l'humour ». Disponible sur : http://www.fabula.org/atelier.php?Humour_selon_Bergson
- MOURA J.-M., 2010. *Le Sens littéraire de l'humour*, Paris, éd. PUF.
- NARIAUD F., 1983. *La Genèse de l'humour chez l'enfant*, Paris, éd. PUF.
- NEDALI M., 2008. *Le Bonheur des moineaux*, Casablanca, éd. Le Fennec.
- PUZIN C., 2004. *Lettres persanes, Montesquieu*, Paris, éd. Hatier, Profil d'une œuvre.
- ROBRIEUX J.-J., 1998. « Plume satirique » dans *L'Ironie. Le sourire de l'esprit*, Cécile Guérard (dir.). Coll. « Morales » n° 25, Paris, éd. Autrement, pp. 140-159.
- SCUDO P., 1840. *Philosophie du rire*, Paris, éd. Hachette BNF.
- STERNBERG-GREINER V., 2003. *Le Comique*, Paris, éd. Flammarion.